

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 4

Artikel: On retor dè fâire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190869>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plaintes, comme qui dirait les gémissements d'un chrétien à l'article de la mort... enfin, des gémissements pareils à ceux que poussait le pauvre père Jacques Grasset, — vous vous rappelez, monsieur le recteur ? — quand il eut la jambe broyée par...

— Et alors ?... interrompit l'abbé Renaud qui craignait que Nogaret, dont il connaissait la loquacité, ne se perdit dans des détails étrangers à l'affaire de la Tourniole... Et alors ?...

— Alors, monsieur le recteur, j'ai pris mes jambes à mon cou et je courais bien vite chercher du secours, quand je vous ai aperçu.

— Pourquoi n'es-tu pas allé voir au pied de la falaise ?

— Tout seul, monsieur le recteur ! fit Nogaret avec un mouvement de frayeur. Tout seul ! Je n'y serais pas allé pour tout l'or du monde.

— Poltron, va !... Je parie que tu pensais encore aux revenants ?

— Dame, monsieur le recteur, j'ai toujours entendu dire qu'il faut laisser la nuit à qui elle est.

— C'est-à-dire aux revenants, n'est-ce pas ? mais nous sommes au matin, n'gaud !

— Oui ; seulement il ne fait pas encore jour.

Nogaret, comme la plupart des paysans et des pêcheurs bretons, était brave à sa manière ; un homme, un *vivant*, comme il disait, ne lui faisait pas peur et, certes, il ne reculait pas devant une volée de coups de poing ; mais, la nuit, il voyait partout des fantômes. Le cri des hiboux, le grincement d'une vieille girouette rouillée sur un toit, les miaulements plaintifs des chats en... bonne fortune le jetaient dans des terreurs folles. Quand le vent sifflait sous les portes, le pêcheur croyait entendre les plaintes des trépassés.

Nogaret était veuf, et, depuis la mort de sa femme, la frayeur qu'il avait toujours eue des revenants s'était encore accrue. A tout instant de la nuit, quand il ne dormait pas, il s'imaginait qu'Yvonne (la défunte s'appelait Yvonne) allait lui apparaître.

Convaincu que les prétendus gémissements entendus par Nogaret avaient été poussés par les mouettes, l'abbé Renaud hésitait à suivre le pêcheur. Il faut dire aussi que Victoire, la terrible Victoire, était bien pour quelque chose dans cette hésitation. Quel accueil lui ferait-elle encore s'il arrivait en retard ?

— Mon pauvre Nogaret, dit l'abbé en souriant, la nuit te rend tellement poltron, que tu as bien pu prendre le cri des bernaches pour les plaintes d'un mourant.

— Non, monsieur le recteur, je ne me suis point trompé. Vous pouvez être sûr qu'il y a là-bas, au pied de la falaise, quelqu'un qui a besoin de secours.

— Eh bien ! viens, fit résolument l'abbé. Et il ajouta tout bas : Tant pis ! Victoire dira ce qu'elle voudra.

Le prêtre et le pêcheur se mirent en marche et se dirigèrent vers le gros rocher que les gens du pays appellent la

Tourniole, sans doute à cause d'une espèce de remous tournant qui se produit en cet endroit.

Tout à coup Nogaret s'arrêta.

— Monsieur le recteur, dit-il, c'est d'ici que j'ai entendu les gémissements.

— Bon ! répondit l'abbé. Ecouteons.

Les cris des oies sauvages, des courlis et des bernaches, mêlés au bruit du flot qui montait, arrivèrent seuls à leurs oreilles.

— Eh bien ! les entends-tu, tes fameux gémissements ? s'écria l'abbé Renaud avec un éclat de rire. Je t'assure qu'ils ne sont pas poussés par des gaillards à l'agonie.

— Oui ; mais ce n'est point ça que j'ai entendu, monsieur le recteur. Les bernaches et les courlis sont là, à droite, du côté de la Tourniole, et c'est du côté de la falaise que semblaient venir les plaintes.

— Allons-y voir.

Au bout de quelques minutes ils arrivèrent au pied de la falaise et, quoiqu'ils marchassent sur les galets, en faisant beaucoup de bruit, ils entendirent dans le lointain, sous le moulin de la butte, quelque chose qui ressemblait à des cris plaintifs.

— Chut ! fit l'abbé en levant la main. Chut ! Ecoute !

— Eh bien ! monsieur le recteur, dit Nogaret, moitié tremblant, moitié goguenard, du coup-là, est-ce encore des bernaches ?

L'abbé Renaud ne répondit pas. La soutane retroussée, le chapeau à la main, il se mit à courir, tantôt trébuchant contre les galets, tantôt s'enfonçant dans la vase ou glissant, souvent jusqu'au genou, dans des trous remplis d'eau.

— Prenez garde, monsieur le recteur ! cria Nogaret. Prenez garde aux *cubos* !

— Que veux-tu, mon pauvre Nogaret... je sais bien que je ne suis pas dans ma sacristie.

(*A suivre*).

(¹) Trou.

On retror dè faire.

On gaillà qu'êtai z'u pè la fairè d'Orba menâ veindrè on n'hargalla, onna vilhie cavalà, avoué quiet l'avâi einrossi on pourro diablio dè pégan, sè reintornâvè après ein avâi prâi onna bombardâie dâo tonaire, que poivè derè : « à moi les murs, la terre m'abandonne ! » dâo tant que bre-lantsivè et que trabetsivè, et sein lo pas que l'arâi pu retornâ contrè l'hotô se n'avâi pas étâ dévanci pè on ci-toyein que menâvè on caion su son tsai.

— Hé ! l'ami, se lâi fâ lo lulu, n'ariâ-vo pas onna petita plièce su voutron tsai po allâ on bet ?

L'autre, que ve que lo gaillà étai fin riond, ne sè tsaillessâi pas dè l'avâi à coté dè li su lo banc, et portant po ne lâi refusâ, lâi fâ : Se vo pâodè vo z'arreindzi avoué cé qu'est dein le redallès, montâdè ! Lo quartettârè,

aprés prâo veindzancès, réussè à sè ganguelhi su lo tsai, et s'etai su la paille à coté dâo bétion, iô ne tardè pas à sè mettrè à roncliâ. Mâ âo bet d'omomeint trâovè que son compagnon pregnâi trâo dè pliace, et creyant que c'êtai on pourro diastro coumeint li qu'avâi on bocon tservi assebin, lâi fâ : Teri-vo vâi on bocon, l'ami, kâ vo m'êcliaffâ contrè la redalla ! Ma fâi lo rodzo dè Payerno ne budzè pas et l'autro sè coté contrè po lo bussâ dè la part delé, que cein fe férè onna remâofâie ào canari d'éboiton.

— Ah ! c'est on Allemand, se sè peinsâ lo gaillâ, qu'avâi cru que talle-matsivè, oh bin atteinds, y'é atant dè drâi d'avâi dè la plièce què tè ! et lâi fot onna sebonmâie po lo férè teri. Mâ fâi lo portset s'eingrindzè et m'einlé-vine s'ein dzevateint ne lâi dégrussè pas d'on coup dè deint sa veste du lo cotson ein avau et que l'eut onco la pé ribiliâie et einsagnolâie.

— Ah te vâo moodrè et lâi allâ ein trétro, bougro dè cheint mau ! lâi fâ lo gaillâ, eh bin atteindz ! Adon sè coté bin adrâi dâi pî et dâi mans contrè lè redallès, fâ ein busseint per dézo, et mè bombardâi se ne lo fâ pas passâ per dessus la rua, que vouai-que lo caion avau. — Ora porta-tè bin ! se lâi fâ lo luron.

Mâ lo maîtrè dâo tsai qu'oût que y'avâi dâo grabudzo perquie sè re-virè et quand vâi lo soulon tot solet, lâi fâ : qu'âi-vo fâ de me n'Anglais ?

— Voutre n'Anglais ! lai repond lo lulu, mè que créyé que l'êtai on Alle-mand, à son leingadzo. Ma fâi vol-liâvè tota la plièce et ein lo busseint on pou rudo l'a fotu lo camp avau.

Ma fâi cein n'allâvè pas âo propriété dâo caion, que sè met ein colère, qu'eimpougñè lo quartettârè, et rrrâo ! avau assebin per dessus lo caion. Adon ye décheind dâo tsai po repreindrè l'Anglais, et l'autro profitè dè cein po s'esquivâ ào pe vito sein d'autrèz z'esplicachons, kâ craignâi onco onna distribuchon.

Ein arreveint tsi li, contè l'affèrè à sa fenna, qu'êtai tot époâiriâ dè lo vairè arrevâ tot dépenailli, tot coffo et einsagnolâ.

— L'est bin ton dan, lâi repond sa fenna, porquiè tè mécliè tou avoué totès sortès dè dzeins !

Bismark, à propos de bottes.

Bismark fait si fréquemment l'objet de nos conversations, et les feuilles politiques nous entretenant chaque jour des moindres faits et gestes du grand diplomate allemand, nous nous plaisons à rappeler, pour ceux de nos abonnés qui ne la connaissent pas encore, une de ses aventures de